

Temps de rien ?

La maison était grande tout à coup. Je venais de réaliser que les enfants n'étaient plus là. Je venais de réaliser que maintenant leurs chambres seraient vides de vie, la plupart du temps. Mais de quel temps parlons-nous ? Temps ternaire, certes. Mais temps arrêté, temps condamné, temps suspendu, temps enrayé, temps annulé, temps perdu ?

Hier encore, j'attendais leur retour de vacances. Je les avais confiés à leur mère pour fêter l'année nouvelle.

Nous avons ri tous les trois, Charles, Adrien et moi, en découvrant à tour de rôle nos cadeaux de Noël. Nous étions joyeux, malgré l'absence de leur mère. Nous avons joué tous les trois avec leurs jouets, sur le parquet vitrifié du vaste salon, tout en écoutant le troisième mouvement du concerto pour violon de Beethoven que Charles aimait à entendre. Du haut de ses huit ans, il avait très sérieusement expliqué à son cadet de deux ans comment fonctionnait la voiture télé-guidée. Avec précaution Adrien expérimentait sur la notice de mode d'emploi sa toute récente compétence à lire. Charles, lui qui savait lire depuis deux ans, se passait de la notice, comprenait très vite et sans le recours à la lecture. Le lendemain du réveillon, qui fut sobre et court, nous avons ensemble construit un long dédale de briques, dans le jardin sans neige, où le froid sec retenait nos gestes. La voiture avait son parcours de virages, de chicanes et de bosses. Les enfants la faisaient rouler lentement, puis rapidement, puis à nouveau lentement. Ils s'émerveillaient des brusques changements de vitesse, riant aux éclats lorsque la voiture, malmenée, sortait de sa route. Nous avons tenu une demi-heure, pas davantage, tant le froid était dense. Il nous avait ensuite fallu un chocolat brûlant accompagné de quelques gâteaux pour recouvrer la totale mobilité de nos doigts... Nous étions loin d'imaginer qu'ils ne reviendraient pas à la maison pour reprendre l'école en ce début janvier 1989.

Hier encore, j'attendais leur retour de vacances. Je les avais confiés à leur mère pour fêter l'année nouvelle. Elle a téléphoné, hier soir. J'ai entendu sa voix sèche et mauvaise : « *Ça y est, j'ai gagné, je garde les enfants* ».

Sur le coup, je n'ai pas réagi. Les jambes me sont devenues lourdes. Je suis resté assis devant le téléphone très longtemps. Après, je ne sais plus ce que j'ai fait.

Maintenant, la maison était vraiment trop grande pour moi tout seul. Qu'allais-je y vivre, reclus, avec l'envie de rien ? Devrai-je déménager ? Que va-t-elle décider pour la maison ? Va-t-elle m'expulser ? Pourtant, cette maison, nous l'avions achetée pour que les enfants y vivent, y jouent, y grandissent. Ce grand terrain derrière la maison, plein sud, c'était pour qu'ils y courent, qu'ils y crient, qu'ils y rient, qu'ils y grimpent aux arbres, qu'ils y creusent la terre, qu'ils y enfouissent les graines, y cultivent leurs fleurs.

Comment pourrait-elle décider seule que cette maison ne sera plus pour eux, alors que nous l'avions choisie ensemble pour eux ? Et puis, ils aimaient vivre ici, même pendant ces longs mois où elle n'était plus là avec nous. De quel droit les délogerait-on ainsi ? Ce qui est sûr, c'est que personne ne leur a demandé ce qu'ils en pensaient, s'ils voulaient continuer à vivre ici tous les jours ou s'ils souhaitaient partir vivre avec leur mère, dans un petit appartement de fortune, de mauvaise fortune.

La politesse des hommes est ainsi faite que, pour construire une famille, il faut être deux, alors que l'un des deux est capable de la détruire sans demander à l'autre, contre l'autre. Il est vrai qu'on ne peut forcer une femme à rester avec l'homme qu'elle a épousé lorsqu'elle veut vivre sans lui. Mais pourquoi les enfants seraient-ils condamnés à ne plus vivre avec leur père ? Pourquoi la décision individuelle de rupture de la mère avec l'époux contraint-elle les enfants à la séparation d'avec le père ? Quelle politesse y a-t-il dans cette nécessité ? Quelle honnêteté ? Quelle justice ? Quelle justesse ?

Hier encore j'attendais leur retour de vacances. Je les avais confiés à leur mère pour fêter l'année nouvelle. Mais elle a téléphoné, hier soir, pour que j'entende sa voix sèche et mauvaise : « *Ça y est, j'ai gagné, je garde les enfants* ». J'ai encaissé la nouvelle sur le coup. Puis plus rien, je ne sais plus ce qui s'est passé en moi.

C'est toute ma vie, toute l'idée que je me faisais de ma vie, passée, présente et future, qui se déstabilisait. Le sens du temps se perdait dans cette brume suffocante où les images confuses s'effacent à mesure qu'elles apparaissent, ténébreux labyrinthe où la pensée ne peut qu'avorter des embryons d'idée. Le temps, le temps de ma vie, perdait sa cohérence, sa raison. Il ne devenait pas fou. Il devenait vide. Le néant l'engloutissait, l'avalait, lui qui passe pour tout engloutir, pour tout avaler. Le néant était là, avec sa sentinelle Angoisse. Le passé était annulé, le présent absenté, le futur interdit.

Je veux dire le futur que j'avais imaginé depuis le moment de la naissance de Charles. J'avais rêvé de l'aider à rester enfant puis à grandir. J'avais rêvé de toujours et toujours pouvoir répondre au désir de câlins et de caresses qu'il m'adressait souvent.

Je veux dire le futur que j'avais imaginé pour Adrien. Pour lui aussi, j'avais rêver de l'aider à rester enfant puis à grandir. J'avais rêvé de toujours et toujours pouvoir poser mes lèvres sur ses grands yeux clairs pleins de charme et de doute enfantin.

Que vais-je maintenant faire de ces rêves ? Que vais-je faire de mon amour ?

Bien sûr, il y aura les samedis et les dimanches, une semaine sur deux. Mais deux fois quarante-huit heures par mois, qu'est-ce que c'est ? Deux visites, comme dit le juge. Les juges savent-ils, savent-elles ce qu'est un père ? Quel enfant mérite de devoir se satisfaire de deux visites par mois à son père ? Et puis, nous ferons quoi dans ces quarante-huit heures ? L'amour ainsi censuré aura-t-il encore la force d'imaginer quoi que ce soit ? L'amour n'existe pas hors de la durée de son expression. Il a besoin du temps, du temps en trois dimensions, du temps réel, du temps qui bouge la pensée et brise la ligne de la vie. L'amour a besoin du temps, du temps qui l'avale, qui le digère, qui le travaille. Que se passera-t-il entre deux visites ? Comment nous retrouverons-nous à chaque fois ? Qu'aurons-nous vécu, eux, moi, qui nous sépare, eux avec leur temps évidé de moi,

moi avec le mien évidé d'eux ? Quelles marques nous construirons-nous qui balisent ce néant dévoreur de nos temps ?

Elle a téléphoné, hier soir, pour que j'entende sa voix sèche et mauvaise : « *Ça y est, j'ai gagné, je garde les enfants* ». J'ai encaissé la nouvelle sur le coup. Puis plus rien, je ne sais plus ce qui s'est passé. J'ai dû pleurer. Ça paraît dans la logique des choses. Mes parents m'ont toujours dit que je pleurais beaucoup quand j'étais enfant. Adolescent par contre, je mettais un point d'honneur à ne jamais pleurer. Les larmes, c'était bon pour les mauviettes ! Mes yeux se sont ainsi séchés et je n'ai plus jamais pleuré, jusqu'à ce que ma femme me fasse mal, il y a un peu plus d'un an. J'avais l'âge que l'on prête à Jésus quand il a été crucifié. Depuis, j'ai retrouvé l'usage de mes yeux pour pleurer, quand la douleur est trop forte, et trop insupportable l'impuissance à combattre l'injustice qui la cause. Depuis, je suis convaincu qu'un homme qui ne pleure jamais est un menteur, se dupant lui-même pour tromper les autres, trompant les autres pour se duper lui-même.

J'ai dû pleurer. Que pouvais-je faire d'autre ? Rien que les yeux pour pleurer. Je n'avais qu'eux. Le sel de mes larmes avait un goût bien amer. La douleur était trop forte, et trop insupportable l'impuissance à comprendre le pourquoi de ce coup qui me frappait. Qu'est-ce qui avait bien pu motiver cette décision de justice qui nous séparait, les enfants et moi ? Les avais-je, seulement un jour, abandonnés ? Leur avais-je prodigué de mauvais soins, pendant ces neuf mois et demie durant lesquels ils n'avaient que moi pour préparer leur repas, les aider à faire leurs devoirs, laver et repasser leur linge, rire et jouer ? Étais-je alcoolique, violent, incapable d'élever sainement mes enfants ? Non, ce ne pouvait pas être pour ce genre de raisons que les juges déniait ma paternité ! Mais alors pourquoi ?

Était-ce à cause de ces maudits témoignages de complaisance qu'elle avait réussi à produire devant les juges ? Non, c'était trop gros, trop énorme ! Les juges n'ont pas pu avaler ça ! L'accumulation de racontars de circonstance ne pouvait être déceimment pas pris au sérieux par nos juges honorables ! Je serais devenu un monstre à partir du moment où j'avais surpris ma femme et l'une de ses élèves tenir des propos qui en disait assez sur la qualité de leur relation ? Je serais devenu un monstre à la lecture de leur abondante correspondance intime et rose que la prof avait cachée dans notre grenier de peur que les parents de l'élève ne découvrent les lettres écrites par la prof à leur fille ? Je serais devenu un tel monstre, sans que rien par ailleurs ne se modifie dans mon comportement social, à l'extérieur de la maison ? Quel monstre en effet ! Janus en vérité, avec une face courtoise et agréable, et une face odieuse et violente ! Non ! Curieuse accusatrice de monstruosité, plutôt, que cette femme qui me dit monstre et quitte le domicile familial en laissant les enfants à mes soins monstrueux ! Mauvaise mère ou calomniatrice ? Comment les juges n'avaient-ils pas compris la supercherie ? Comment n'avaient-ils pas vu que le monstrueux n'était pas là où on voulait qu'ils le voient, mais bien sûr là où on voulait qu'ils ne le voient pas, c'est-à-dire dans cette relation entre la prof et l'élève, dans cette correspondance qui transpirait, à chacune de ses lignes, le dédain de la mère pour le soin de ses enfants, le mépris de l'épouse pour la gentillesse du cocu qui savait s'occuper seul des enfants quand elle disparaissait pour convoler en de répréhensibles noces. Je dis répréhensibles, parce qu'il y avait toujours dans sa bouche des prétextes fallacieux, parce que cela se faisait en cachette de tous. La double vie était même devenue entre elles deux une règle et une jouissance.

Peu à peu mes larmes voulaient la révolte, en disant la douleur. Révolte contre moi-même d'abord. Comment avais-je pu être aussi docile à la laisser ainsi nous faire tant de mal, aux enfants et à moi ! Pourquoi avais-je demandé à mon avocat de n'être jamais agressif envers elle, de ne pas

franchir le pas qui interdirait le moindre retour à une situation plus acceptable pour nous quatre ? Je pensais qu'elle comprendrait son erreur et reviendrait à une vie plus douce pour les enfants. Je pensais qu'elle comprendrait leur souffrance, à défaut de doter celle de son époux d'une quelconque valeur. Je pensais qu'elle accepterait le prix de notre pardon. Face à ces ouvertures, elle avait répondu par cette violence par trop admise qui autorise qu'une femme arrache des enfants à leur père.

Les idées se dessinaient de plus en plus nettement et s'enchaînaient mieux, m'obligeant à une pensée véhémement et vindicative à l'adresse de cette Justice implacable hélas !, mais incapable d'intelligence, incompétente à comprendre et à analyser les faits. Peu à peu ma douleur de père dénié se réconfortait d'un vague projet de lutte contre le mal absolu, contre l'injustice. Le temps était à l'action. Le futur se présageait sur les ruines toujours chaudes d'une histoire de vie brutalement amputée, atrophiée. Le néant s'esquivait lentement, laissant le temps reprendre son travail ...

Hier encore, j'attendais le retour des enfants. Je les avais confiés à leur mère pour fêter l'année nouvelle. Ils ne sont pas revenus. Elle a téléphoné, hier soir. J'ai entendu sa voix sèche et mauvaise : « *Ça y est, j'ai gagné, je garde les enfants* ». « J'ai gagné », l'expression est significative, non ? Elle n'est pas utilisée par hasard, en tout cas, dans la bouche d'une femme qui enseigne la littérature dans un lycée de ce bassin minier délabré du Pas de Calais. Elle n'a pas dit « la juge a décidé », mais bien « j'ai gagné ».

De quelle victoire parle-t-elle ? Victoire pour elle-même ? Victoire pour elle, parce que cette décision de justice efface son sentiment, bien tardif, de n'avoir été qu'une mère abandonnant ses enfants ? Ou bien victoire à exhiber, à montrer aux autres, afin de faire savoir qu'une femme qui entreprend sur la trentaine de courir le jupon sait rester une bonne mère ? De toute façon victoire du conformisme, victoire où se reconnaît la prégnance de l'image sociale, pour soi, pour les autres ! Mais surtout victoire d'une idéologie qui admet la violence qu'il y a à faire de l'enfant un objet qui change de dépositaire, de propriétaire. Justice, où est ta victoire ?

En fait, qu'a-t-elle gagné, sinon de faire de moi un père acculé à ne plus pouvoir voir en elle qu'une ennemie fourbe, une assassine de paternité, une voleuse d'enfants ? Qu'a-t-elle gagné, sinon de devenir celle qui m'empêche de vivre la vie qu'elle avait, en un passé si lointain mais si proche, décidée avec moi ? Qu'a-t-elle gagné, sinon de priver deux jeunes garçons de la réalité quotidienne de l'amour de leur père, au matin de leur adolescence ? Mais eux, qu'ont-ils à y gagner ?

Justice, où est ta victoire ?

Bruno RICHARDOT
Lambersart, janvier 1988